

Imiter Les Entretiens sur la pluralité des mondes : la marquise entre cartésiens et newtoniens

Fabrice Chassot

DANS **DIX-HUITIÈME SIÈCLE 2008/1 n° 40** , PAGES 585 À 603
ÉDITIONS **SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉTUDE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE**

ISSN 0070-6760

ISBN 2707154989

DOI 10.3917/dhs.040.0585

Date de mise en ligne : 17/09/2008

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-dix-huitieme-siecle-2008-1-page-585?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



IMITER LES ENTRETIENS SUR LA PLURALITÉ DES MONDES : LA MARQUISE ENTRE CARTÉSIENS ET NEWTONIENS

Rares furent ceux qui imitèrent *Les Entretiens sur la pluralité des mondes*, signèrent leur dette et revendiquèrent leur filiation. On ne peut guère citer que *Les Dialogues astronomiques entre un gentilhomme et une Dame*¹ de John Harris (1719), *Le Newtonianisme pour les dames*² (1738) de Francesco Algarotti, *Les Entretiens sur les comètes* (1748)³ de Basset des Rosiers, *Les Nouvelles vues sur le système de l'univers*⁴ de Breil de Pontbriand (1751)⁵. Comme leur modèle, ces dialoguistes, dont les entretiens mettent en scène un philosophe mondain et une femme de la noblesse dans une villégiature de campagne, un boudoir, un salon de Londres ou de Paris, adressent leur exposé savant à une élite sociale. Harris espère porter « les gens fortunés et de haute naissance » (p. VIII), à l'étude et au mécénat des sciences. Algarotti prétend conquérir les dames qui accordèrent leurs suffrages aux *Mondes*. La marquise de Breil de Pontbriand est une figure des « gens du grand monde (p. 4) » auxquels il s'adresse et qu'il souhaite « pour juges » de son système.

Paradoxalement, tous conviennent du caractère inimitable des *Mondes*, et craignent de ne pouvoir souffrir la comparaison :

1. *Astronomical dialogues between a gentleman and a lady*, London, 1766, 4^e éd. pour notre édition de référence (Première édition, London, B. Cowse, 1719).

2. *Le Newtonianisme pour les dames ou entretiens sur la lumière, les couleurs et l'attraction*, Paris, Montalant, 2 vol. in-12, traduction de Du Perron de Castera.

3. S.l.d.

4. Paris, Chaubert, 1751, in-8^o.

5. John Harris écrit : « [...] les conversations de ces dialogues sont [...] à l'imitation de celles de *La Pluralité des mondes* de l'excellent Monsieur Fontenelle (p. VIII) ». Des Rosiers, au sujet des *Mondes* : « ce n'est que marbre, ivoire, argent, or, rubis, et diamants ; mais l'ouvrage est encore au dessus de la matière (p. 20) ». Et Pontbriand : « qu'on ne pense pas qu'à ce mot de marquise, il me soit venu dans l'idée d'atténuer aux droits de l'homme unique à qui seul il appartient de déridier déceimment le front de la philosophie [...] (p. 2 s.) ». Le *Newtonianisme pour les Dames* est précédé d'une épître dédicatoire à Fontenelle.

« oserais-je me flatter moi-même que ma lumière et mes couleurs auront le sort de votre monde ? [...] je sais la quantité de choses qui me manquent, et je sens qu'il ne m'est pas permis de ne les point souhaiter en pareille occasion (p. XXXVII et s.) », s'inquiète Algarotti. Et Breil de Pontbriand de déclarer : « trop d'exemples font craindre qu'en inventant l'art, [Fontenelle] n'en ait épuisé les ressources ainsi que les finesses. L'inconvénient d'être copiste et de lui trop ressembler peut être très voisin de celui de l'imiter mal et de ne lui point ressembler (p. 3) ». Étranges héritiers : pourquoi, sur une courte période, se prend-on à publier des imitations tardives que l'on craint inférieures à un original dont le prestige commence alors à décliner ?

Ces auteurs se partagent en deux camps. Harris et Algarotti diffusent les théories de Newton, tandis que Basset des Rosiers et Breil de Pontbriand proposent une théorie personnelle, mais d'inspiration cartésienne, fondée sur l'impulsion et les tourbillons.

Installé en France depuis 1734, en relation avec Maupertuis et Voltaire, Algarotti se pose en propagandiste de Newton, contre Descartes, dans une France dont l'opinion et les savants restent encore acquis à ce dernier⁶. Ses dialogues s'ouvrent par une singulière histoire de la physique : adversaires de Galilée, les cartésiens seraient les artisans d'une régression scientifique, de nouveaux scolastiques, dont Newton a heureusement triomphé. (I, p. 31) Flattant la vanité par de fallacieuses promesses, Descartes est comparé au banquier Law, comme lui « charlatan (p. 300, II) », orgueilleux « séducteur de la multitude (p. 300, II) », dont le système est voué à la banqueroute. La physique de Newton, à l'inverse, « ne donne point dans le faste, mais en récompense, elle tient tout ce qu'elle promet ; elle se contente de faire avec simplicité l'histoire de la physique, et laisse à d'autres le soin d'en faire un roman pompeux (p. 2, II) ».

Les Dialogues astronomiques occupent une place à part. Ils n'entretiennent pas de relation polémique avec la physique cartésienne. L'Angleterre a alors largement adopté les théories de Newton, vues comme des faits incontestables. Dès lors, John Harris explique brièvement l'attraction sans prendre la peine de nommer leur inventeur, d'ailleurs cité une seule fois dans tout l'ouvrage ; et sa marquise est *informée* de la masse des planètes,

6. Ses dialogues paraissent la même année que *Les Éléments de la philosophie de Newton*.

sans qu'elle soit prévenue qu'il s'agit de déductions mathématiques fondées sur la loi de l'attraction. Si Harris, comme Fontenelle, voyage de planètes en planètes, son objet est moins de présenter un système du monde que d'apprendre à dessiner la carte du ciel, et à manipuler des instruments astronomiques comme la sphère. Le newtonianisme de Harris reste donc discret, même s'il inspire, en offrant des informations inédites sur les planètes, une nouvelle traversée du système solaire. Cependant, les tourbillons sont cavalièrement emportés dans une condamnation générale des hypothèses d'origine tacitement newtonienne⁷.

Tandis qu'Algarotti veut « newtonianiser » une opinion publique encore acquise à Descartes, les dialogues de Breil de Pontbriand et Basset des Rosiers, parus après 1744, défendent la cause perdue de la physique tourbillonnaire, abandonnée par l'Académie des sciences. Leur virulence contre les vainqueurs est d'autant plus forte. *Les Nouvelles vues sur le système de l'univers* proposent une énième cosmologie d'inspiration cartésienne : tous les mouvements se résolvent en impulsions imprimées à la matière subtile. Le premier entretien veut ainsi sauver l'explication impulsifonne de la pesanteur en renfermant celle-ci dans l'enceinte des atmosphères. La figure de la Terre, dont on ne peut plus contester l'aplatissement aux pôles, n'est pas un effet de l'attraction, mais fut décidée par Dieu. Newton est accusé d'impiété : il rendrait possible une matière pensante et un monde éternel. L'interlocuteur de la marquise, un abbé cartésien, ne descend pas au face à face avec ses adversaires newtoniens, ni à exposer leurs théories. Symboliquement ostracisé de l'espace mondain du dialogue, c'est en hors-scène qu'un newtonien présente ses vues à la marquise, qui transmet à l'abbé ses objections, vite réfutées. Absents et exclus, les newtoniens sont portraiturés comme des dogmatiques imbus d'eux-mêmes transgressant toutes les règles de l'honnête conversation : « J'ai vu mon newtonien, me dit la marquise ; et j'ai voulu lui proposer doucement quelques objections, tant sur la possibilité du vide, que sur la possibilité de l'attraction ; savez-vous de quelle façon il les a reçues ?... je vois répartis-je, qu'il a joui de son droit. Ignorez-vous que le droit de toute secte applaudie et triomphante est de n'opposer

7. « I embarasse her with no [...] imaginary and indeed impossible Vortices : but I show her at first the celestial world just as it is ; and teach her no hypothesis, which [...] must be unlearned again, before we can gain true science (p. X) »
Merci à Colette Lelay pour ses remarques sur Harris.

aux meilleures difficultés que des mépris et quelquefois par grâce des railleries ou des injures ? (p. 107) ».

Les Entretiens sur les comètes, qui amendent l'hypothèse tourbillonnaire pour concilier mouvement des comètes et physique cartésienne, ont vraisemblablement été écrits pour répondre à un défi de Desfontaines, qui invitait des Rosiers à rivaliser avec Maupertuis⁸. Des Rosiers avait en effet publié une *Critique de la lettre sur la comète*, (1742)⁹, violent libelle contre *La Lettre sur la comète* dans laquelle Maupertuis montrait aux dames, par l'exemple des comètes, les impasses du cartésianisme et la fécondité de Newton. *La Critique de la lettre sur la comète* dénonce dans l'attraction un retour aux qualités occultes. Rien de neuf, mais s'y ajoute le portrait des savants newtoniens en nouveaux Trissotin s'efforçant de se faire une place dans le monde, qu'ils cherchent à duper par une fausse science du plus mauvais goût. Leur obscur vocabulaire géométrique, et le galimatias des mots anglais, venus remplacer le latin des pédants, fournit la preuve de cette supercherie. Breil de Pontbriand lance des critiques similaires, apparemment caractéristiques de ces derniers cartésiens. Se désolant qu'on ait mis « Barème au-dessus de Descartes (p. 3) », il dénonce dans l'usage des mathématiques une mode et une volonté d'en imposer qui rappelle l'emploi pédantesque du Grec : « ces calculs, s'ils étaient véritablement importants, disparaîtraient comme des cintres et des échafaudages, à qui l'on devrait toujours les comparer ; c'est pour cacher leur inutilité qu'on en fait parade. On veut que le public en soit la dupe, et qu'ils fassent imaginer des palais admirables, où nul édifice n'est en effet et ne peut être construit (*ibid.*) ». Cartésiens et newtoniens imitateurs de Fontenelle se renvoient ainsi l'accusation de charlatanisme pour prévenir leur public contre l'adversaire.

Hormis John Harris, les héritiers de Fontenelle s'inscrivent donc dans la controverse française qui opposa « vorticoles » et « attractionnaires » entre 1730 et 1750. Ils y occupent une place singulière. Ils prennent position dans le débat sans posséder d'autorité scientifique particulière. Ils lui donnent un tour polémique, l'étendent au-delà des cercles savants et cherchent à ranger de

8. Pierre Guyot Desfontaines, *Observations sur les écrits modernes*, Paris Chaubert, tome 31, lettre CCCCLVI, p. 139.

9. S.l.d.

leur côté, par la caution d'un glorieux modèle, un public placé au sommet de l'échelle sociale.

Cependant, ne servant pas uniquement la propagation de théories scientifiques concurrentes, l'imitation des *Mondes* met en jeu une lutte pour la captation et l'interprétation de l'héritage fontenellien, qui constitue un aspect inattendu, périphérique, mais intrinsèque de la querelle entre newtoniens et cartésiens. Ces textes révèlent que l'opposition entre Newton et Descartes ne se limita pas à la controverse scientifique, mais comporta aussi des enjeux sociaux et esthétiques. Dans cette querelle d'héritage s'opposent en effet deux conceptions de la place de la science dans la société, deux conceptions des rapports entre les savants et les élites sociales, deux conceptions de la science socialement légitime.

En dédiant ses entretiens à Fontenelle, Algarotti n'espère pas seulement capter son aura au profit de Newton. Vis-à-vis des *Mondes*, il est partagé entre la révérence et la rivalité, entre filiation à honorer et succession à prendre. Tout en saluant son modèle, il rêve de solder l'héritage, de tuer ce père et de lui voler sa marquise. Au début du *Newtonianisme*, le philosophe promet à son interlocutrice qu'il lui lira Fontenelle : « Laissez-la tourner [la terre] sur la parole de Descartes, nous lirons dans les Entretiens de Monsieur de Fontenelle sur *La Pluralité des Mondes* (p. 66, I) ». À la fin, une fois la marquise convertie à Newton, son interlocuteur lui révèle qu'elle est trop avancée dans les sciences pour cette lecture : « Pour mieux concevoir ce que vous me dites, Monsieur, je brûle de lire *La Pluralité des Mondes*, qui doit me convaincre du mouvement de la Terre... Maintenant, continuai-je, que vous êtes avancée dans la Philosophie, je crois qu'il vous conviendra de chercher la véritable démonstration de ce mouvement chez les Anglais (ouvr. cité, p. 187-188, II) ». Le philosophe italien a rendu sa marquise si savante que les *Mondes* deviennent inutiles, voilà l'effet escompté du *Newtonianisme*. La rivalité n'est pas uniquement littéraire. Ce sont des « écrits anglais » qui doivent, autant que les entretiens d'Algarotti, supplanter Fontenelle. Prendre la place de celui-ci, c'est d'abord imposer Newton parmi les gens du monde. Or, cela implique une conception concurrente et plus « savante » de l'initiation scientifique.

Le fervent newtonien présente Fontenelle comme l'initiateur d'un changement social qui a redonné à la science sa place parmi les loisirs et les intérêts des élites. « Le premier vous sûtes rappeler la philosophie du fond des cabinets et des bibliothèques pour l'introduire dans les cercles et à la toilette des dames. Le premier vous interprétâtes à la plus aimable partie de l'univers ces hiéroglyphes qui n'étaient autrefois que pour les initiés (ouvr. cité, p. XXXVI) ». On ne peut donc laisser le monde ignorer les progrès décisifs qui ruinent les théories cartésiennes qui lui sont familières : « Il était bien juste que les Dames qui par votre secours se sont aperçues du grand changement que Descartes avait introduit dans le Monde Pensant s'aperçussent aussi du changement nouveau dont Newton est l'auteur, et qui sans doute sera le dernier (ouvr. cité, p. XL) ». Il faut au philosophe galant un successeur newtonien, et recommencer à nouveaux frais son entreprise, sous peine de laisser prospérer un cartésianisme mondain. Voilà Algarotti investi d'une mission encore plus impérative que légitime, qui relève autant du fardeau que de l'honneur, de l'occasion que de l'obligation.

Il n'est pas sûr en effet que *Les Mondes* puissent être imités avec succès. Newton pourrait ne jamais trouver son Fontenelle, car le talent de celui-ci, qu'Algarotti salue et ne prétend pas égaler, n'est pas la seule clé de sa réussite. Elle tient aussi à la matière : « votre sujet de la pluralité des mondes est plus propre qu'aucun autre à fournir des images riantes et gracieuses ; le vaste champ de la philosophie ne pouvait rien présenter de plus convenable à vos interlocuteurs ; ce ne sont qu'étoiles et planètes ; en un mot, les plus brillants et les plus grands objets de l'univers. [...] Le sujet de mes entretiens sur la lumière et les couleurs, quelque beau et quelque riant qu'il paraisse, il n'est pourtant ni aussi agréable, ni aussi étendu que vos *Mondes* (ouvr. cité, p. XXXVIII et s.) ». C'est ensuite effet de méthode et de cadre épistémologique : la science newtonienne s'appuie sur des preuves expérimentales austères, abstruses, précises et rigoureuses peu adaptées au style du dialogue. « Il y a peu de subtiles recherches dans les sciences où vous soyez obligé d'entrer, et les arguments dont vous vous servez pour établir votre opinion n'exigent pas tant de certitude que la vivacité de l'entretien en puisse être blessée. J'ai entrepris d'ornez la vérité sans lui ôter le secours des démonstrations [...] Il y a plusieurs minuties et plusieurs particularités très épineuses où j'ai été contraint de descendre, et mes arguments sont, par malheur, des expériences

incontestables mais qui veulent être exposées avec toute la précision possible (p. XXXIV) ». Sous la révérence, la critique s'invite par la bande. *Les Entretiens sur la pluralité des mondes* sont à l'image de la physique cartésienne : ses conjectures générales, son ambition démesurée d'embrasser la mécanique du monde plus que des phénomènes précis et étroits, ses « riantes » analogies élevées indûment au rang de preuve, pouvaient séduire et satisfaire le vulgaire. *Les Mondes* participent du même charlatanisme, qu'ils accréditent et relaient, et auxquels ils doivent pour partie leur succès. Le newtonianisme, plus solide et plus « sauvage (p. XL) », ne peut compter s'appuyer sur de telles séductions sans renoncer à lui-même. Porté sur le terrain de la « vulgarisation », la rivalité entre cartésiens et newtonien se traduit d'abord par un différend sur la façon de concevoir l'initiation mondaine à la physique.

Fontenelle aurait mondanisé la physique pour le meilleur et pour le pire. En témoignent les réflexions d'Algarotti sur son destinataire féminin et sur les effets de la socialisation des sciences. Pour un vernis de savoir acquis à peu de frais, l'opinion se croit savante et s'enorgueillit de juger de tout : « Combien de gens voyons-nous faire tant de bruit dans les cercles et dans les cafés, mépriser sur l'étiquette la philosophie ancienne, traiter de misérables ergotistes ceux qui la professent et vouloir jouer le grand rôle d'esprit universel, pour avoir lu quelque préface ou quelque gazette littéraire ? (p. 247, I) ». Cette satire condamne implicitement le cartésianisme¹⁰, qui a su flatter la vanité des gens du monde par les promesses d'une connaissance aussi aisée que large et solide. Quant aux dames, auxquels il s'adresse, Algarotti les accuse courtoisement de paresse intellectuelle et de frivolité : « mon travail ne sera pas perdu, s'il peut leur inspirer le goût de se cultiver l'esprit, plutôt que de se friser avec tant de soin (p. XLIV) ». Algarotti se défie de ce public qui a accordé ses suffrages aux *Mondes*, et qui n'en semble pas plus cultivé. Il avoue son souhait de proposer une initiation scientifique plus solide et plus rigoureuse, un nouveau contrat de vulgarisation plus conforme à la nouvelle physique. Sont exclus les lecteurs en quête d'un enseignement léger et paresseux. Aux autres, en échange de leur application, il promet la vérité, et même « un corps entier de philosophie newtonienne (p. XLIV) ».

10. Le seul mérite du cartésianisme tiendrait dans ses préfaces et dans sa critique de la philosophie ancienne (*Newtonianisme*, p. 301, II).

Loin de toute querelle partisane, Harris partage pourtant le désir de dépasser Fontenelle et de proposer un savoir plus relevé qui transformerait même son public en apprenti savant. Si *Les Mondes* ont fait naître chez sa marquise la passion de l'astronomie, elle ne les a pas compris et exige des éclaircissements, que le philosophe anglais s'empresse de lui apporter. Ainsi commentent *Les Dialogues astronomiques*. Paradoxalement, Harris leur donne pour objet d'éclairer un texte qui passait pour la meilleure initiation scientifique possible, sans doute parce que seul un savoir exhaustif, rigoureusement démontré et entièrement vrai peut être compréhensible. La marquise est invitée à délaissier *Les Mondes* pour lire des ouvrages plus savants, *Le Cosmotheoros* de Huygens, *Les Principes astronomiques de la religion* de Whiston et le *Lexicon technicum* de l'auteur. À la fin, le gentleman philosophe promet une suite qui conduira la marquise vers des connaissances de plus en plus hautes et complètes. *Les Dialogues astronomiques* ne sont qu'une étape vers une étude plus étendue des sciences. Ainsi, pour Algarotti et Harris, le « milieu » fontenellien entre savants et mondains, s'il peut éveiller l'intérêt pour les sciences, n'est qu'une source de confusion et d'erreurs, et doit être abandonné pour un texte qui procure la satisfaction de présenter des connaissances positives, utiles et vraies.

Par leur ambition pédagogique à l'image de la solidité du newtonianisme, ces auteurs tracent paradoxalement un espace de circulation du savoir qui trahit leur modèle. Fontenelle cherchait « un milieu où la philosophie convînt à tout le monde (p. 50)¹¹ », un lieu commun, un espace de partage égalitaire qui ne dessinait aucune hiérarchie entre savants et mondains, réunis dans l'exercice du raisonnement comme puissance de conjecture et comme exercice du jugement critique¹². Ses héritiers placent les élites sociales en position d'élèves à jamais inférieurs à leurs maîtres savants, dont le prestige vient de la *validité* de leur savoir, qui tient à leurs compétences d'observation, d'expérimentation et de calcul. Si Harris console son public en faisant miroiter la promesse, jamais honorée, de le rendre pleinement savant¹³, Alga-

11. Préface des *Entretiens sur la pluralité des mondes*, édition de Christophe Martin, Paris, GF Flammarion, 1998.

12. Voir à ce sujet Claire Cazanave : « Une publication invente son public : *Les Entretiens sur la pluralité des mondes* », dans C. Jouhaud, A. Viala (dir.), *De la publication*, Paris, Fayard, 2002, p. 267-344.

13. [...] don't you think that the elementary mathematics, and the Newtonian physics, or natural philosophy, might be taught to gentlemen, or event to our sex, in the easy and delightful way you have instructed me in astronomy? Doubtless, said I, madam, there is no one really matter of any science, but he

rotti dessine un espace segmenté et hiérarchisé où les mathématiciens sont des prêtres délivrant aux profanes la part exotérique de leur savoir. Le parcours de sa marquise est une conversion qui ouvre le temple de la vérité : « Il est temps, Madame, que je vous mène dans le sanctuaire de la philosophie : c'est un lieu sacré, qui n'admet ni les profanes, ni les têtes pleines de Tourbillons, de Globules, d'Atomes, de Matière Subtile, ou d'autres chimères pareilles (*Newtonianisme*, p. 2, II) ». En réalité, le sanctuaire restera fermé, car ses vérités exigent des compétences trop élevées en mathématiques. « Le Sanctuaire du Temple sera toujours réservé aux prêtres et aux favoris de la divinité, mais le Vestibule et les autres parties s'ouvriront pour les profanes (p. XLIX) ». Le propagandiste de Newton ne peut tout révéler, et c'est dans la mesure seulement où il s'adresse aux ignorants que ses « entretiens *peuvent passer* pour un corps entier de philosophie newtonienne ».

Supplanter dans le monde, au nom du progrès des sciences, un Fontenelle vu en propagandiste de Descartes exige une autre conception de l'initiation scientifique et des relations entre savants et élites sociales, dont il n'est pas sûr qu'elle recueille le succès, car elle déplace le délicat « milieu » fontenellien, pour un savoir moins philosophique, plus technique, moins proche des formes de pensée et des curiosités partagées par les élites cultivées, plus difficile à assimiler en dehors de tout apprentissage scolaire. Inquiets, les newtoniens espèrent qu'une imitation scrupuleuse des *Mondes* leur garantira le succès, leur servira de sauf-conduit, et compensera les épines de la nouvelle science. Ils n'en trahissent pas moins la pratique fontenellienne du dialogue.

De Fontenelle, Algarotti s'attache à conserver l'art du dialogue, comme imitation d'une conversation honnête et enjouée. « [...] je n'ai rien négligé dans un genre qui vous appartient (ouvr. cité, p. XLVII) », lui promet-il, manifestement soucieux de donner des gages de conformité à son modèle : « le style que j'ai tâché de prendre est tel que je l'ai cru convenir au dialogue, net, clair,

can communicate it to another in plain and easy words, and render it intelligible to any common capacity and inquisitive genius (p. 171) ». On peut douter de la sincérité de ces propos, par lesquels Harris fait sa publicité. *Les Dialogues astronomiques* relèvent aussi d'une stratégie éditoriale par laquelle l'auteur, qui connaissait alors un grand dénuement, tente d'élargir le succès de ses autres ouvrages pédagogiques, auxquels il renvoie.

précis, interrompu, parsemé d'images et de sels (p. XLV) ». Il en a banni les « lignes et les figures qui lui auraient donné un air trop savant » et y a « mêlé des traits qui puissent de temps en temps soulager l'esprit et l'attention (p. XLI) ». Il sépare cependant la forme et le fond, puisqu'il pense le dialogue comme un ornement étranger ajouté pour « prêter des attraits » à une « philosophie sauvage (*ibid.*) ». Naïvement, il conçoit son modèle comme un ensemble de préceptes qu'il suffit de suivre pour agréer le public, sans que la forme ait d'incidence sur l'opération de transmission du savoir et son résultat. Sa seule loi est la simplicité, pédagogie indépendante de l'art du dialogue. D'ailleurs, celui-ci, simple ornement, peut être sacrifié aux exigences du contenu : « je n'ai parlé de choses abstraites que lorsqu'elles étaient absolument nécessaires (*ibid.*) » ; et les arguments dont l'auteur ne peut se passer autorisent qu'on « blesse » la « vivacité de l'entretien ».

De même, Harris considère le dialogue, dont il ne cache pas le caractère fictionnel¹⁴, comme une robe permettant d'alléger l'austérité de l'apprentissage, comme une manière « amusante » de transmettre des connaissances. Le dialogue est un ornement égayant une étude rebutante à ses débuts, avant qu'on ne connaisse les joies d'un savoir solide. Le dialogue à la Fontenelle est réduit à un catalogue de caractéristiques formelles, digressions reposantes, traits d'esprit, réflexions morales, style simple. La forme, dissociée du fond, en devient l'ornement.

Basset des Rosiers résume parfaitement cette lecture des *Mondes* : selon une « newtonienne », rapporte-t-il, « ce charmant bijou n'est qu'un diamant du temple, mis en œuvre à la vérité par le plus habile joaillier de l'Europe, et qui ne tire son prix que de la façon dont il est monté et taillé (*Comètes*, p. 20) ». Or, c'est un contresens : Fontenelle voulait « traiter la philosophie d'une manière qui ne fût pas philosophique (*Mondes*, éd. citée, p. 50). » Forme et fond s'entrelacent : la « manière » du dialogue transforme la connaissance scientifique, de même que celle-ci modifie l'honnête plaisir de la conversation. À l'image de l'entre-deux aristotélicien, le « milieu » fontenellien est d'une autre nature que ses deux extrêmes savant et mondain. En témoignage le résultat de cette médiation, ce « composé si bizarre de vrai et de faux (p. 53) » qui caractérise *Les Mondes*.

14. « The conversation in this dialogue is feigned ».

Cette trahison et cette dépréciation de Fontenelle par les newtoniens engagent des Rosiers à leur chercher querelle. Il veut censurer les « singes » qui, prétendant imiter *Les Mondes*, contrefont son style et son entreprise. Maupertuis en devient l'emblème. Pour avoir salué l'auteur de *La Lettre sur la comète* comme « l'ingénieux rival de l'auteur des *Mondes* », Desfontaines suscite l'exaspération de des Rosiers. En vrai cuistre, Maupertuis adresse-rail aux dames un discours pédant et obscur : « Je ne crois pas qu'il y ait en France de femme assez hardie pour lire cette lettre, et assez savante pour l'entendre, à moins que ce ne soit la Marquise du Châtelet (*Critique de la lettre*, p. 75) » ; « ce ne sont que mots anglais, que vous ne pourriez prononcer sans vous faire mal à la gorge, et que vos oreilles ne pourraient entendre sans en être blessées. Ce ne sont que *cônes*, *courbes*, *ovales*, *paraboles*, *sections coniques*, avec des *ellipses* plus ou moins allongées. Je vous dis, mademoiselle, c'est quelque chose d'effrayant (ouvr. cité, p. 31) ». La cuistrerie tient à un double dévoiement de l'héritage fontenellien. Les savants modernes s'imaginent qu'il est devenu légitime et galant de parler science aux dames : « Il a été un temps où les gens du monde avaient l'injustice de regarder la science et la galanterie comme deux choses incompatibles ; et depuis que l'inimitable Auteur des *Mondes* les a désabusés, ces singes croient avec plus d'injustice encore que pour être galant, il suffit d'être savant (ouvr. cité, p. 73) ». Ils s'imaginent aussi qu'il leur suffit d'émailler leur propos de quelques « fades galanteries » et d'affecter d'être bel-esprit, alors que la matière ne s'y prête pas et que le talent et le naturel leur manquent : ils ne sont pas Fontenelle. « [Faire l'agréable] n'était pas nécessaire dans un ouvrage d'anatomie. La plupart des auteurs d'aujourd'hui veulent absolument faire les galants (p. 61) [...] On ne veut pas même qu'on puisse être galant sans le savoir (*Anti-Vénus*, p. 73) ». L'exemple de Fontenelle a dégénéré en quelques conventions grotesques, que des Rosiers tourne en ridicule en adressant sa *Critique de la lettre sur la comète* à une demoiselle de neuf ans. On retrouve diffractées et retournées en occasions de condamnations toutes les inquiétudes d'Algarotti quant à la possibilité de transmettre à la façon de Fontenelle une science redevenue sauvage. Des Rosiers perçoit très bien que la dissociation du fond et de la forme opérée par les newtoniens trahit l'inspiration des *Mondes*. Plutôt que d'y voir une imitation naïve, il y décèle une supercherie de plumitifs prêts à avilir leur modèle pour conquérir un public qui leur permettra de vivre de leur savoir et de se faire reconnaître comme auteurs : « s'agit-il

dans la République des lettres de quelque expédition scientifique ? aussitôt mettons tout en œuvre pour en obtenir la commission. Paraît-il une comète ? eh vite, écrivons sur la comète (ouvr. cité, p. 12) ». D'où leur affectation : « par dessus tout faisons le léger, l'ingénieux, le galant. (ouvr. cité, p. 13) ». En réalité, ils ont défiguré leur modèle en un mélange des genres du plus mauvais goût, signe d'une polygraphie d'auteurs avides de reconnaissance : « La mode est d'écrire dans tous les genres et de ne réussir ou de n'exceller dans aucun. Il semble que la plupart de nos auteurs s'en piquent (p. 201, *Anti-Vénus*) ». Des Rosiers, dont les publications sont anonymes et sans éditeur, adopte au contraire une posture d'auteur aristocratique. Il rejette l'effort au profit d'une écriture nonchalante guidée par le plaisir. *La Critique de la lettre sur la comète* porte en épigraphe une citation de La Fontaine : « Ne forçons point notre talent, nous ne ferions rien avec grâce/ jamais... Quoiqu'il fasse/ ne saurait passer pour galant. » Et *L'Anti-Vénus* se clôt par ces vers : « Quelquefois pour Éléonore/ Oubliant mon oisiveté/ Ma jeune muse touche encore/ Un luth que l'amour a monté/ Mais elle abandonne la lyre/ Dès qu'elle est près de se lasser/ Car enfin que sert-il d'écrire ?/ N'est-ce pas assez de penser ? ». Avec ses *Comètes*, des Rosiers copie pourtant à son tour l'« inimitable » Fontenelle, risquant de voir sa critique des « singes » se retourner contre lui. Reste le parti du pastiche, dont l'ironie frappera ceux qui contrefont Fontenelle. Parler philosophie à une dame est donc tourné en dérision. Ainsi commence le second entretien des *Comètes* :

« *Em.* Je vous attendais, monsieur, avec impatience, pour apprendre ce que c'est que les tourbillons et les comètes.

D.R. Il n'était pas nécessaire, madame, de m'expliquer les motifs de votre impatience, je l'aurais bien deviné : ne me sera-t-il jamais permis de vous parler que de comètes et de tourbillons ? sont-ce là les matières dont une dame de votre âge a coutume de s'entretenir à la toilette avec un homme du mien ?

Em. Sans difficulté, c'est la mode, il faut bien la suivre ; autrefois, on nous lisait des vers ; aujourd'hui la Physique a supplanté la Poésie, le règne du mensonge est passé, et celui de la vérité commence ; je ne vous défends pas de m'amuser, si vous le pouvez, en m'instruisant. Je veux bien écouter les fleurettes dont vous assaisonnerez les vérités que vous m'enseignerez. Les poètes ont été de tout temps en possession de nous dire en vers tout ce qui leur plaisait, il est bien juste de continuer le même privilège aux philosophes, puisqu'ils ont pris leur place : ainsi je vous permets de me glisser entre les vérités que vous m'apprenez toutes les douceurs que vous pourrez y placer : je les prendrai pour des chansons ; mais hors nos conversations savantes,

je n'entends plus de badinerie, et je prends vos discours pour de la prose.

D.R. C'est aimer l'ordre, madame [...] (p. 52-55) ».

Parler science à une femme est dénoncé comme une convention littéraire grotesque. Le persiflage vise ceux qui estiment légitime et galant d'imiter Fontenelle quand celui-ci considérait son entreprise comme une transgression risquée des codes mondains, que seule pouvait justifier un remarquable talent.

Mais la querelle ne peut rester dans le champ esthétique. Les newtoniens prétendent supplanter Fontenelle par mépris pour son cartésianisme. Le réhabiliter exige la défense de l'hypothèse tourbillonnaire. D'où *Les comètes*, dans lesquelles des Rosiers s'efforce de concilier les tourbillons avec la trajectoire des comètes, en réponse à *La Lettre sur la comète*, réfutation mondaine du cartésianisme. Loin de dissocier la valeur philosophique des *Mondes* de la physique cartésienne, des Rosiers semble pris au piège de la façon dont les propagandistes de Newton ont structuré le débat. Sans doute est-ce que les newtoniens tirent leur aura de leur savoir davantage que de leur talent littéraire, quand il fallut au contraire à Fontenelle beaucoup d'art pour éveiller la curiosité scientifique. La position dominante des newtoniens leur permet de faire accorder plus de prix à la valeur scientifique qu'à la valeur littéraire. Or, sur le plan théorique, le combat est perdu d'avance. Newton l'emporte dans les esprits, avec force démonstrations et observations, et des Rosiers, obscur professeur de philosophie, n'a pas les compétences ni l'autorité scientifiques pour se faire entendre et l'emporter sur un savant reconnu comme Maupertuis. Mais par l'ambition esthétique de son dialogue et sa fidélité aux *Mondes*, des Rosiers veut en même temps échapper à une controverse d'ordre strictement scientifique. *Les Comètes* doivent être lues moins comme une défense sérieuse du cartésianisme que comme une tentative désespérée de réhabilitation d'une certaine idée du dialogue, d'une certaine conception de l'exercice de la pensée, de l'échange intellectuel, et du philosophe.

Des Rosiers défend une posture d'homme de lettres et de philosophe que les newtoniens trahissent en feignant de l'imiter. Contrairement à eux, des Rosiers ne prétend pas délivrer de vérités. *Les Comètes* portent en épigraphe : « et si de t'agréer je n'emporte le prix, j'aurais du moins l'honneur de l'avoir entrepris. » En référence aux belles, il distingue les vérités faciles,

les coquettes, et les inhumaines. Parmi ces dernières, la quadrature du cercle, la duplication du cube et... l'explication des comètes : « Je ne veux m'attacher qu'aux vérités inaccessibles ; je trouve plus de gloire à les manquer qu'à découvrir les autres (p. 44). » La vérité importe moins que sa quête. Ironiquement, l'auteur s'en remet au hasard plus qu'à une méthode savante : « Le hasard ne préside pas moins à la découverte des vérités qu'à la conquête des belles (p. 45) ».

La conversation est conçue comme une enquête enjouée qui place les interlocuteurs à égalité : y prévalent le bon sens, l'exercice du raisonnement et la liberté de réflexion sur l'autorité inconditionnelle du savoir, fût-il consacré par une prestigieuse académie. La conversation s'engage sans que le double de l'auteur prétende posséder d'éminentes compétences sur les comètes. Cédant aux caprices d'une jeune veuve, il va en l'espace d'une journée, « relire ce qu'en disent [ses] livres de philosophie, tâcher d'en filtrer les pensées, pour vous les rendre le plus clair qu'il me sera possible et par la méditation en tirer la vérité (p. 46) ». La gloire de certains savants indiffère la jeune femme. Elle interrompt l'auteur entamant une noble histoire des théories de la comète, pour exiger de lui des vues personnelles : « Dites-moi ce qu'il faut en penser, ou du moins ce que vous en pensez vous-même (p. 3) », prie-t-elle. L'auteur accepte, à condition qu'elle exerce une censure sévère avant de le croire (p. 48-49). À l'image d'une conversation naturelle, qu'un dialogue doit imiter, *Les Comètes* se concluront sur une explication inattendue, que l'échange aura produite de façon improvisée. La théorie s'échafaude aussi selon un processus dialogique. À tour de rôle, chacun propose une hypothèse explicative, inspirée par l'échange, puis y renonce sous les objections de l'interlocuteur. Les deux personnages se mettront d'accord sur une hypothèse trouvée de concert. Fondée sur une analogie entre le mouvement des nuages et celui des comètes, l'auteur ne lui accorde qu'une adhésion ironique, moins pour sa douteuse scientificité, que parce qu'Emilie l'approuve par amour-propre. « *Em.* Oh ! pour le coup, vivent les tourbillons ? *D. R.* Ils sont peut-être bienheureux que c'est vous-même qui avez trouvé cette solution ? *Em.* Ah ! Je vous prie, ne cherchez point à l'affaiblir. J'aime mieux vous dire que je suis fort contente de vous (p. 180) ». Chez des Rosiers, la scénographie ne s'efface pas devant l'échange des raisons, d'où l'intérêt littéraire de son dialogue et sa fidélité à Fontenelle.

Par cette curieuse façon de réfuter Maupertuis, des Rosiers rappelle l'idéal d'une conversation savante enjouée et sceptique, d'une enquête sans dogmatisme, et y convie les élites. Il prône une attitude intellectuelle proche de celle des *Mondes*, opposée à ces savants qui transforment le public en élève et veulent en imposer par l'autorité de leur savoir. Scepticisme de principe, indifférence pour le résultat, ignorance des vertus de la preuve expérimentale et du calcul, goût pour les conjectures et les raisonnements analogiques, éloge du bon sens, indifférence pour la parole des professionnels du savoir, enquête scientifique ouverte à des amateurs ignorants, tout cela apparaît déjà bien rétrograde : rien qui puisse, sur le plan scientifique, inquiéter Maupertuis.

La position de des Rosiers est pourtant cohérente. Il déplace le lieu et les termes du combat. Il n'oppose pas tant deux systèmes qu'il ne défend un idéal intellectuel menacé. Liberté intellectuelle, refus d'une approbation inconditionnelle des savants, préférence accordée au mouvement de la pensée et à la spéculation, mépris des auteurs et des philosophes de métier, rejet d'une science trop technique, désir de se confronter au jugement d'autrui, mise à distance de ses propres opinions, souci du bon goût, du bel-esprit, d'un dialogue fidèlement imité de la conversation, ce sont ces valeurs par lesquelles Fontenelle réunissait honnêtes gens et savants que des Rosiers sent décliner. Répondre aux objections de Maupertuis importe moins que la mise en scène d'une posture intellectuelle inséparable d'un dialogue sceptique et heuristique, dédié d'abord au plaisir de la conversation, où les interlocuteurs semblent à égalité. Plus que l'attraction, c'est la trahison de cet idéal par les newtoniens qui indignent des Rosiers, d'autant plus qu'ils veulent s'en approprier l'aura pour capter le public mondain.

Breil de Pontbriand promeut les mêmes valeurs, mais pour une authentique réfutation de Newton. Il accorde un soin particulier à ne pas passer pour un auteur de métier en quête de succès. La préface des *Nouvelles vues sur le système de l'univers* met soigneusement en scène leur publication. L'ouvrage serait inachevé et posthume. Il doit son existence aux bons soins d'un ami auquel l'auteur, anonyme, aurait confié des feuilles en expirant. Breil de Pontbriand fait ainsi valoir une recherche désintéressée de la vérité, pour se distinguer de ceux qui écrivent pour devenir auteur, et faute de talent, se font compilateurs et parasites. « Ne serait-il pas temps de cesser de redire autrement ce qui ne

peut être mieux dit ? Ne devrait-on pas s'imposer la loi de partir précisément de l'endroit où les meilleurs auteurs ont été contraints de s'arrêter ? Je ne regrette point que ma soumission à cette loi m'ait attiré le reproche d'avoir passé ma vie à méditer et de ne m'être fait connaître par aucun ouvrage (p. 2) ». La responsabilité de la publication est donc laissée à ses amis intimes. « Il me suffit depuis longtemps de penser que mes porte-feuilles passeront à ma mort entre les mains d'un ami plus capable que moi de choisir entre mes recherches et de perfectionner celles qui lui paraîtront pouvoir être publiées avec quelque succès ; c'est-à-dire avec quelque utilité pour le progrès des Sciences, des Arts et des Lettres (*ibid.*) » L'œuvre a circulé d'abord dans les cercles sans rechercher la publication connotant l'écrivain de métier. L'auteur doit d'avoir rédigé sa théorie cosmologique à une marquise à laquelle il aurait fait part de ses vues, et « qui ne cesse de [le] presser de les mettre en état pour les donner au public (*ibid.*) ». La mise en scène de la publication, qui révèle une posture d'aristocrate des lettres, vient compenser le manque d'autorité scientifique de l'auteur et donne par avance du crédit à son système. L'absence de renommée devient une preuve de solidité et de qualité, et l'assentiment d'un public choisi qui a estimé la publication nécessaire, remplace par avance l'agrément de la communauté savante.

Basset des Rosiers et Breil de Pontbriand partagent aussi les mêmes conceptions de la pratique scientifique. La théorie ne se fonde pas sur l'expérimentation, mais sur une mise en perspective et un commentaire critique des mémoires savants, donnant lieu à la formulation d'hypothèses nouvelles censées répondre aux objections. Ayant exposé son système, l'abbé prône une posture sceptique, où se mêlent le rejet aristocratique de tout dogmatisme pédant et une perspective religieuse qui proclame la faiblesse de l'homme et l'impenétrabilité des voies divines : « Que sommes-nous, [...] pour prétendre discerner ce qui peut être plus ou moins digne de l'Être suprême ? [...] J'avoue sans peine que de toutes les vues que j'ai taché de vous donner, il n'en est aucune qui ne me contente pleinement ; et qui ne puisse mériter de très grands reproches, de la part de ceux dont les yeux sont meilleurs que les miens. [...] Quelque éclairée que puisse devenir la physique, le doute et l'incertitude sont un hommage qu'elle ne cessera jamais de devoir à la souveraine liberté de la toute-puissance (p. 288-289) ».

Dans cet effort pour réfuter Newton, la marquise, prestigieuse figure littéraire, et image du « grand monde », est un arbitre :

« craignant de n'avoir pas pour juges ceux qui sont les plus dignes de l'être, il m'a paru que pour les engager à ne pas se reculer mal à propos, je devais associer à la discussion de mes idées une femme instruite, mais qui ne l'est guère plus qu'eux, et que je ne consulte qu'à cause de la supériorité que donne ordinairement aux gens du grand monde la droiture d'un sens que la Science n'a point corrompu (p. 4) ». Au nom de sa supériorité sociale, l'aristocratie est invitée à s'instituer, contre les savants, en juge et garante de la valeur d'une théorie physique. Elle devient la source d'une légitimité scientifique concurrente de l'Académie des sciences. Ce qui implique non seulement des appréciations distinctes, mais surtout d'autres règles d'évaluation, qui doivent tourner à l'avantage du cartésianisme, conçu comme une pratique de la science conforme à l'esprit du grand monde, mais radicalement opposée à celle du newtonianisme.

La scénographie mondaine inspirée des *Mondes* ne sert pas simplement de véhicule aux idées, mais promeut en effet une pratique scientifique dissidente, qui définirait le cartésianisme : par le choix d'une noble interlocutrice, Pontbriand voulait « [se] mettre dans le droit ainsi que dans l'obligation de n'appuyer [ses] hypothèses que sur des maximes que le simple usage de la raison rend familières et sur quelques lois de mécanique assez généralement connues (p. 3) ». Contre le « fatras » et la supercherie des « dissertations physiques », des « questions bizarres » et des « calculs laborieux », Pontbriand en appelle au bon sens et à la simplicité de quelques lois. Seul est valable un discours intelligible, à la fois accessible à la simple lumière de la raison et doté d'une réelle puissance explicative, quand l'attraction et les calculs apparaissent comme un nouvel avatar du jargon scolastique dont s'abusent les savants eux-mêmes. Il a sans doute fallu bien des simplifications, en particulier du cartésianisme, pour forger une telle antinomie entre Descartes et Newton. Comme si, d'une théorie à l'autre, les savants avaient bouleversé leurs pratiques, comme si celle prônée par Pontbriand, immédiatement à la portée du grand monde, apanage de savants disparus, avait jamais existé. Il est vrai que sa quête de légitimité semble reprendre, en la caricaturant, la stratégie de Descartes, prenant pour juges ceux qui « joignaient le bon sens avec l'étude » pour contourner ses adversaires de l'École¹⁵. Ainsi s'expliquent la

15. J.-P. Cavaillé. « Descartes, stratégie de la destination », *XVII^e siècle*, 177, octobre-décembre 1992, p. 551-559.

posture d'écrivain mondain, l'éloge de Fontenelle, la mise en scène d'une marquise instituée en juge sévère et rigoureux. Le scepticisme clôt le dispositif : attitude d'honnête homme rejetant comme dogmatique toute certitude, même patiemment, expérimentalement et collectivement acquise, il permet d'esquiver les objections, et jette un doute de principe sur le discours adverse.

Contrairement à des Rosiers, Pontbriand trahit pourtant Fontenelle. *Les Mondes* confrontaient l'astronomie à « une différence sexuelle, sociale et pédagogique¹⁶ », signalant l'hétérogénéité entre culture mondaine et culture scientifique, même à l'ère du cartésianisme. Pour leur héritier, qui oublie l'effort de médiation fontenellienne, qui semble confondre l'élaboration et la diffusion des savoirs, la physique de Descartes et sa version fontenellisée, la science légitime se construit sous le patronage et avec la participation des élites. *Les Nouvelles vues*, qui discutent pied à pied des mémoires de physique, sont plus proches du commentaire critique et érudit, de la *disputatio* et de la dissertation, que de l'esprit du monde.

Ces dialogues, qui n'entretiennent aucune relation d'influence, et ne s'ordonnent pas en une série polémique, révèlent pourtant un débat très structuré entre propagandistes newtoniens et cartésiens ; ceux-ci tendent à accréditer un changement de paradigme scientifique, en dramatisant la rupture épistémologique entre Descartes et Newton, qu'ils traduisent aussi en effets sociaux et littéraires. À une physique développant des hypothèses explicatives, dotée alors d'un « sens » et accessible par le simple exercice du raisonnement, s'opposerait une physique qui n'explique rien, mais dégage des lois positives sous forme de formules mathématiques vérifiées par le calcul, l'observation et l'expérience. Nos dialogues, qui occupent une position périphérique dans l'histoire des controverses scientifiques, n'avancent là rien d'original, ils reflètent et caricaturent les débats de l'époque, la critique de l'attraction comme qualité occulte, et le thème d'un Newton grand géomètre et médiocre physicien. Mais, en cherchant à capter l'héritage d'un Fontenelle dit cartésien, ils intéressent alors l'histoire littéraire et l'histoire culturelle des sciences en déplaçant la querelle scientifique sur un plan littéraire et social. Celle-ci devient un conflit entre deux pratiques du dialogue, l'une enquê-

16. Voir Michel Delon, « La marquise et le philosophe », *Revue des sciences humaines*, t. LIV, n° 182, avril-juin 1981, p. 65-78.

tante et plaçant les interlocuteurs à égalité indépendamment de leur savoir, l'autre didactique et ornementale où le savant donne leçon à un élève qui ne l'égalera jamais. Ces deux usages du dialogue opposent deux visions des relations entre le savant et la société. Les uns promeuvent un savant de métier faisant valoir ses compétences pour affirmer une forme de supériorité sur les élites et se faire une place dans le monde. Les autres défendent un savant mondain soucieux de plaire, particulièrement sensible au jugement des élites, et pour qui les sciences ne procurent pas d'autorité éminente, étant donné leur incapacité à dévoiler les coulisses de l'univers. La reprise des *Mondes* conduit aussi à opposer deux conceptions de la diffusion des sciences et de la physique socialement légitimes. D'un côté, on veut une diffusion exigeant de l'application et l'acquisition de compétences particulières. De l'autre, on attend des profanes le seul exercice de la raison et du jugement critique. Pour les newtoniens, la diffusion des sciences reste seconde et supplétive, elle suit le travail autonome des savants. Pour les derniers cartésiens, elle est inséparable de la science elle-même : n'est légitime qu'une science qui puisse être diffusée et discutée au moins par les élites. D'où le privilège prêté, contre le calcul, à la simplicité des lois du mouvement et au raisonnement analogique sur lequel s'appuyaient Descartes et surtout Fontenelle. Pour rétrograder qu'elle paraisse, la position de ces cartésiens soulève une question légitime : quelle est la valeur d'une science réservée aux savants ?

Sur le plan littéraire, ces imitations annoncent le déclin de la mode du dialogue. Le succès de Newton balayera les dialogues cartésiens. Des Rosiers, dont les *Comètes* ne sont pas dépourvues de valeur littéraire, ne les a jamais publiées ; sa réhabilitation des tourbillons ne pouvait être entendue, sans doute le savait-il. Et les dialoguistes newtoniens ne sont pas parvenus à un art littéraire digne de Fontenelle. Comme le soulignait Voltaire, *Les Mondes* ne sont pas un modèle pour la diffusion de Newton.

Par ailleurs, que le débat ait pris une dimension sociale et littéraire, que des cartésiens aient voulu défendre Descartes en invitant les élites à trancher une querelle scientifique, conduit à s'interroger, malgré le pouvoir grandissant de l'Académie des sciences et le prestige de certains savants, sur l'autonomie du champ scientifique et sur le rôle de facteurs hétéronomes dans la reconnaissance et la consécration d'une théorie.

FABRICE CHASSOT
 Doctorant à l'Université Paris 4